

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

29



Chaque numéro de Mémoire Plurielle se veut un vrai dépaysement. Dépaysement dans l'espace mais aussi dans le temps. Le dernier numéro nous faisait naviguer en Méditerranée. Aujourd'hui le voyage est en imagination. Avec Cervantès à Oran, saint Augustin à Carthage. Les animaux s'en mêlent: hérisson et chacal nous donnent une leçon d'invention maligne. Plus tendre est le petit mouton du Jardin des Arts. Et brièvement,

nous avons choisi deux poètes pour évoquer les souks de Tunis et ceux de Fez. Que vous dirais-je enfin d'un homme d'église du XVIII^e siècle qui n'hésitait pas à braver tous les dangers à la recherche de quelques plantes? Une nouvelle année commence. Pourquoi ne pas prendre notre élan à partir du passé? A vous de juger.

N° 29. Octobre 2001. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3
Cervantès à Oran, mission secrète
Jean-Michel Guirao, Emmanuel Roblès

Écrivain public 12
Le chacal et le hérisson (*l'ouchchen et l'inici*)
Colonel Trumelet



Homme singulier 15
Augustin le Berbère
René Pottier

Le Jardin des Arts 23
Aïcha et le petit mouton
Anne-Marie Briat, dessins Charles Brouty
Mémoire kabyle 28
Textes de Jean Turin, Dessins de Charles Brouty



Point livres 30
Repères bibliographiques
Jeanine de la Hogue



Les Chemins de mémoire 37
Lettres de Barbarie
Abbé Poiret

Brève 44
Les Souks
Jean Lorrain, Alexandre Léty-Courbière

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Comité de rédaction: Jeanine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Jean-Claude Léonard, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot.

Trésorier: Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

actif: à partir de 40 F, *bienfaiteur*: à partir de 100 francs, *donateur*: 250 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle*: *adhérent*: 80 F *non adhérent*: 100 F.

Le numéro: 30 F.

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78541 ISSN: 1284-43221

Cervantès à Oran, mission secrète

Jean-Michel Guirao
Emmanuel Roblès

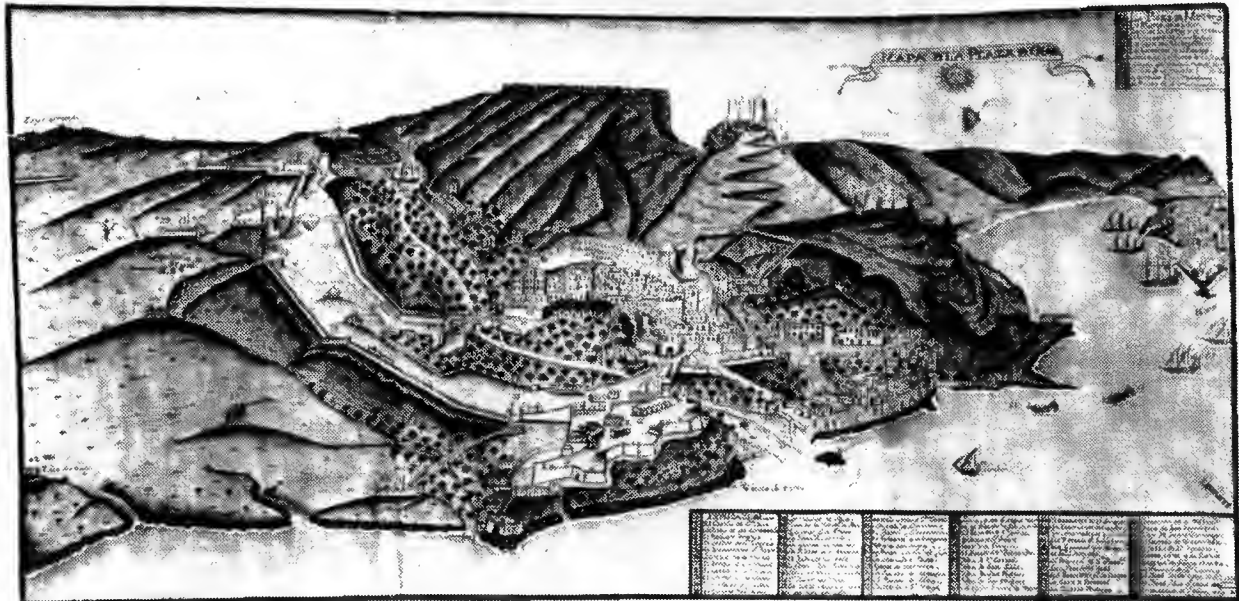
La captivité de Cervantès à Alger, ses évasions manquées, son rachat enfin, sont des éléments assez connus de la biographie de l'écrivain. On sait moins, qu'après son retour en Espagne, il avait recherché désespérément une situation stable et qu'il avait obtenu, à force de démarches auprès du roi Philippe II d'Espagne, une mission secrète à Oran en 1581. Malgré le succès de cette mission, Cervantès attendit vainement la reconnaissance du roi.



Curieuse destinée que celle de cet homme universellement admiré plus tard et qui n'aura connu que des déceptions, malgré la gloire tardive que lui apporta son Chevalier à la Triste Figure.

Pour l'instant, nous le voyons arriver à Oran. Nous devons cette évocation à Jean-Michel Guirao, un texte paru dans la revue *Simoun*, en 1958.

Un texte d'Emmanuel Roblès suit l'évocation de Jean-Michel Guirao et précise ce qu'était cette mission. Texte également paru dans la revue *Simoun* à la même date.



Vue d'Oran (1786)

Arrivée à Oran

Jean-Michel Guirao

« C'est par là qu'est venu Cervantès ; par un sentier qui reliait le port à la première ville espagnole. Il a franchi un pont et pénétré dans l'enceinte par cette porte : la porte de Canastel ».

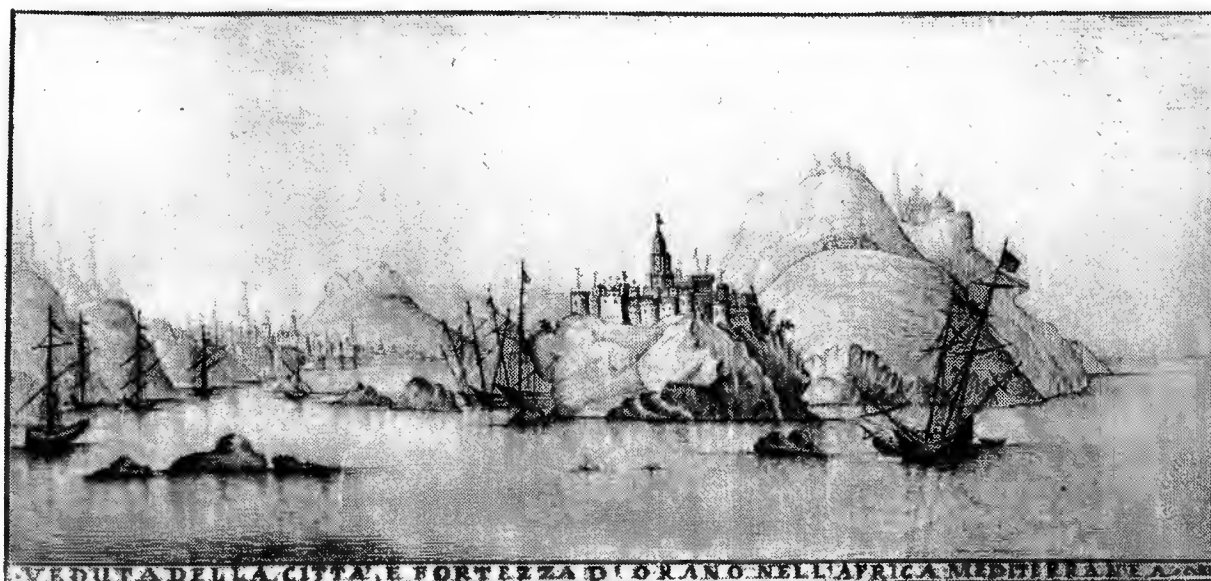
En me disant cela, Roblès, d'un grand mouvement du bras, anéantissait à mes yeux tout l'Oran moderne qui, partant de la Préfecture, s'étagé sur l'autre versant du ravin pour s'étaler vers les lacs salés ou les falaises de Gambetta. Ne demeuraient pour moi que les jardins espagnols et des terrains vagues où, sans doute, eût-il été dangereux de s'égarer.

Cervantès vient par là... et je le vois très distinctement. Il a trente-quatre ans. Voilà dix ans qu'un coup d'arquebuse lui a fait perdre l'usage de la main gauche. Il sort à peine des années de captivité et de mauvais traitements subis en Alger. Il est

pauvre. La mission dont il est chargé lui est une première porte ouverte, une première chance. Aussi, est-ce d'un cœur allègre qu'il s'apprête à rencontrer le fameux Don Martin.

Miguel de Cervantès Saavedra qui viens par là, tu n'es rien aujourd'hui qu'un pauvre homme qui a enduré plus que sa part de malheur. Qu'escomptes-tu ? Ne sais-tu déjà ce que l'on peut attendre de la faveur des puissants de ce monde et ne distingues-tu pas encore, du côté où le ciel et la mer se confondent, la maigre et brumeuse image du Chevalier à la Triste Figure qui te rendra célèbre dans quelque vingt ans ?

Te voilà franchissant la porte de Canastel, gravissant la rampe de Madrid, parvenant sans doute à la grande place. Elle qui, pour le seul hommage de ta pré-



L. Widman vue d'Oran

sence, mérite déjà le nom qu'elle porte : Place de la Perle.

Dieu sait où m'eût mené mon rêve cervantesque si Roblès ne m'en avait brusquement tiré en évoquant le terrible tremblement de terre de 1790. La légende veut que parmi les décombres qui ont surélevé la place de la Perle, se trouve la statue de Carlos IV. Le savoir nous fait affirmer qu'il manque une statue à cette place. Et Roblès de s'écrier : « Il y manque la statue de Cervantès ».

Et tous deux d'ajouter en même temps :

« Nous en mettrons une ».

C'est que notre enthousiasme s'échauffe et que, pas à pas, nous pénétrons dans le passé de notre ville.

Il est d'une richesse inouïe. L'atteste la multiplicité des constructions espagnoles et mauresques encore debout : Mosquées, Casbah, Rozalcazar, Forts de Santa Cruz, Kébir, Saint Philippe, Lamoune, remparts

et le détail des portes, des écussons, et les vestiges de fers forgés et les inscriptions lapidaires...

Les pierres sont là, présentes, elles nous interpellent dans leur langage de mystère. A nous, qui nous laissons envoûter par elles, de leur donner en notre cœur leur prestige. Ainsi, n'est-il pas assurément possible qu'ici vint Cervantès en compagnie de Don Martin sur les lieux mêmes de son exploit ? Cette « mer folle » n'est-elle pas en cet instant celle exactement qui était alors *el mar loco* et ne se souvient-elle du tumulte des combats ?

N'avons-nous pas à être fiers ? N'avons-nous pas à exalter notre passé ? Et, entre autres choses, n'avons-nous pas à nous enorgueillir du passage de Cervantès à Oran ?

Parmi les grands génies de tous les temps, Cervantès est assurément le plus populaire si l'on en juge par le nombre des traductions et des adaptations qui ont



La porte d'Espagne

été faites de son œuvre. Ce nombre viendrait après celui des traductions de la Bible. Universellement connu, aimé, Cervantès est l'objet d'un culte passionné partout où il est censé avoir séjourné. Que de petits villages de Castille se prévalent d'un musée cervantesque ! Et, sans aller si loin, songeons seulement à la générosité de notre voisine Alger qui tire avantage de la grotte Cervantès avec sa statue, qui possède un boulevard Cervantès, qui a

dédié son opéra à Cervantès en même temps qu'à Régner. Voilà ce qui s'appelle perpétuer un souvenir. Tandis qu'à Oran, si certaines rues portent des noms prestigieux : Shakespeare, Corneille, Saint-Augustin, Pascal, Rabelais, Racine, Descartes, Molière... c'est en vain que nous y chercherions celui de Cervantès.

Pourtant, Cervantès a séjourné à Oran, il en a laissé trace dans son œuvre avec *L'Espagnol Courageux*. A ma connaissance, c'est bien la première fois qu'un auteur (et quel auteur !) choisit pour cadre Oran, met en scène des personnages qui nous sont chers (des Oranais... presque les premiers), nous offre une action basée sur des faits authentiques (des pages réelles d'une histoire glorieuse), et nous serions insensibles à ces marques de sympathie ? Comment le croire quand on sait notre générosité, l'importance

que nous attachons à nos origines, l'amour de notre sol, la ferveur que nous mettons en toutes choses, notre potentiel d'imagination, notre sentimentalité, notre lyrisme enfin !

« C'est par là qu'est venu Cervantès... », me disiez-vous, Roblès. Et, c'est par là que vous m'émouvez, parce côté de vous, cette sensibilité mal contenue sous le bouclier bourru de votre approche. C'est à cause de cela que

vous disposez de mon affection et pour être le symbole de cet Oranais, en apparence coupé de tout, mais fou intérieurement de beauté, de grandeur, de noblesse. Ce comportement, vous nous le rendez légitime à secouer notre blason au soleil : la poussière, ne masque plus rien. Vous nous avez nantis de notre pesanteur, nous voilà graves, chargés de

siècles. Et vous exprimiez bien notre besoin de renaissance et de re-connaissance en affirmant que, Place de la Perle, il manquait la statue de Cervantès.

En cet instant, si vous pouviez capter la pensée de tous les Oranais, vous les entendriez s'écrier avec vous :

- Nous en mettrons une !

La mission de Cervantès

Emmanuel Roblès

Philippe II méditait de venger l'affront fait à son père en 1541, devant Alger, et d'organiser une vaste action contre les Barbaresques, d'abord parce que ceux-ci étaient ennemis de la Croix et aussi parce qu'ils se livraient à une piraterie qui ravageait les côtes du Levant et d'Andalousie et menaçait la circulation maritime dans toute cette partie du bassin méditerranéen. Il voulait que le Gouverneur d'Oran étendît la domination espagnole plus loin à l'intérieur du pays et, pour cela, qu'il ralliât les tribus les plus importantes en achetant leur concours ou leur neutralité. Les Turcs n'étaient pas aimés. Le caïd de Mostaganem songeait à une occasion de secouer leur joug. Or, aucune attaque sur Alger n'était possible si la base d'Oran n'était pas consolidée. Le message que Cervantès emportait contenait précisément les instructions royales pour le Gouverneur. Cervantès savait l'import-



tance de sa mission et en parlera toujours avec orgueil.

A la fin de mai 1581 il s'embarqua à Carthagène sur le brigantin qui assurait le service régulier avec le port d'Oran. Il s'était d'abord présenté au trésorier-payeur du Roi, un certain Lope Giner, qui lui remit cinquante ducats avant le départ. La somme est mentionnée sur son livre de compte. Cinquante nou-

veaux ducats devaient être remis au messager à son retour.

Il faut imaginer Cervantès débarquant à la Marine sous le fort de la Mona (de la Guenon) qui formait un faubourg séparé de la ville proprement dite par une enceinte percée d'une porte dite « porte de Canastel ». (Une autre porte, celle de Tlemcen, s'ouvrait sur ce qui est l'actuelle place des Quinconces). Il vit le poste de garde sous le fort et l'enceinte réservée pour les barques. Au fond du ravin où passe aujourd'hui la rue Charles-Quint s'étendaient des jardins, entre les murailles du Rozalcasar.

Cervantès pénétra ensuite dans la Casbah où il fut reçu par Don Martin de

Cordoba, marquis de Cortes et comte d'Alcaudete, frère cadet de Don Alonso, que met en scène aussi Cervantès dans *l'Espagnol courageux* et fils de ce célèbre comte d'Alcaudete qui fut gouverneur général d'Oran de 1543 à 1558.

Coupée de Tlemcen dont elle était le débouché naturel, Oran, à cette époque, n'était plus qu'un « préside » où Philippe II faisait envoyer les galériens et les condamnés du bague de Malaga.

Cervantès vécut durant un mois dans une cité sévère où l'état d'alerte ne se relâchait jamais. Elle était d'ailleurs fréquemment bloquée et les sièges et les assauts étaient nombreux, celui de 1563 dont Cervantès s'est inspiré pour



La porte de Canastel



Le fort de Santa-Cruz

l'Espagnol courageux ayant été de loin le plus féroce et le plus meurtrier.

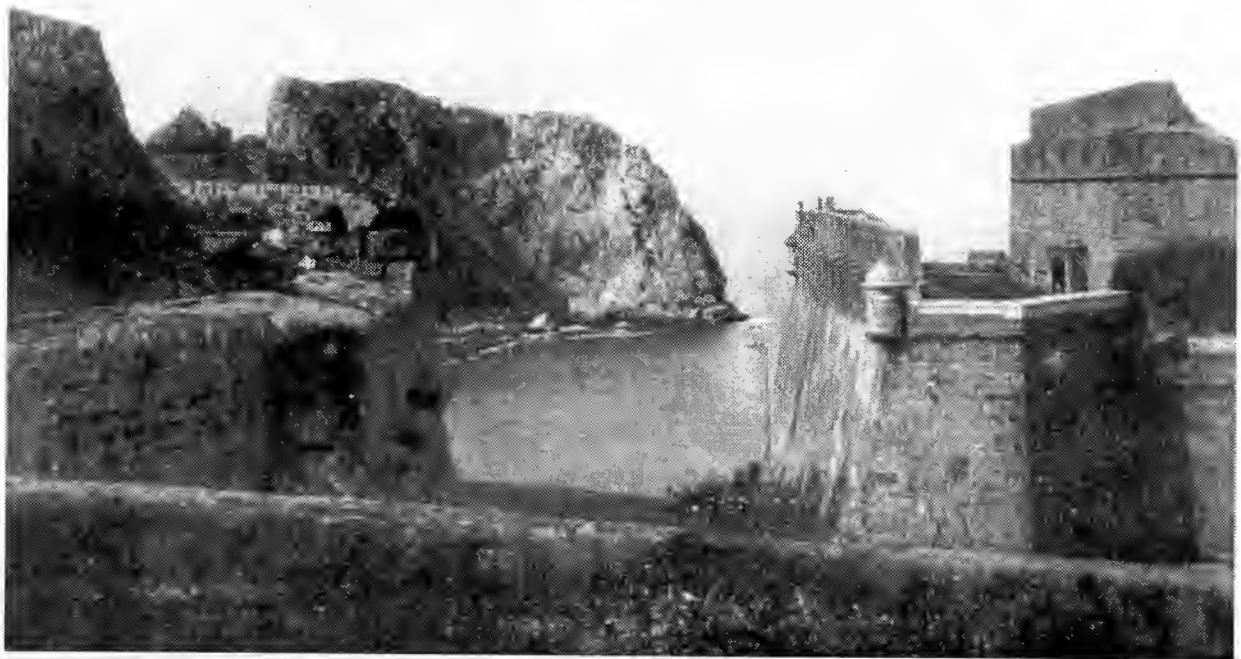
Cervantès dut être logé dans un palais de la Casbah qui n'existe plus aujourd'hui et que surmontait la tour de la Campana (de la Cloche) d'où l'on donnait l'alarme. Un signal optique la maintenait aussi en liaison avec Santa-Cruz.

Sa mission terminée, Cervantès retourna en Espagne le 25 juin 1581 et son passage à Carthagène est également consigné dans le livre de compte de Lope Giner. Celui-ci lui remit, comme convenu, les cinquante ducats qui achevaient de payer ses services.

Ses séjours en Afrique lui inspirèrent ensuite des pièces comme : *la Vie à Alger*, *le Bagne d'Alger*, *la Grande Sultane*, sans compter la nouvelle du *Captif* dans le *Quichotte* et certains passages de

l'Espagnole anglaise. Des quelques semaines passées à Oran, il reste dans son œuvre cette comédie de *l'Espagnol courageux*, la moins heureuse de ses comédies africaines peut-être, mais qui a pour nous, Oranais, une inestimable valeur sentimentale.

Mais l'authentique intérêt de *l'Espagnol courageux* est ailleurs. Il est, je crois, dans le personnage de ce Don Fernando qui déclare lui-même : « Je ne vis que d'extravagances ». Ce personnage, un peu ridicule dans sa folle vaillance, on s'accorde, en effet, à le considérer comme une lointaine ébauche d'un autre chevalier tout aussi brave et généreux, mais beaucoup plus chimérique, et qui, depuis trois siècles et demi, ne cesse d'émouvoir et d'intriguer la conscience des hommes.



La forteresse de Mers-El-Kébir

Ordre de mission de Cervantes pour Oran

« *El Rey.*

Lope Ginez, pagador de nuestras harnadas en Cartagena, yo vos mando que de qualesquier mrs. de vuestro cargo, deis y pagueis a Miguel de Cervantès cincuenta ducados que se los mandamos librar a cumplimiento de cien ducados de que le habemos hecho merced de ayuda de costa, por una vez teniendo consideracion a que va a ciertas cosas de nuestro servicio; y tomad su carga de pago, o de quien su poder oviere, en la qual y esta nuestra cedula, tomando la razon de ella cristoval de Heredia, nuestro vebedor de la dichas harnadas, mandamos que os reciban y pasen en cuenta sin otro recaudo alguno.

Fecha en Tomar, a veinte y uno de mayo de mil quinientos ochenta y uno. Yo el Rey. »

Moran: Vida de Cervantès Saavedra.

Quelques notes en annexe

En ce qui concerne les recherches sur le séjour de Miguel Cervantès à Oran, en 1581, on peut affirmer que les travaux les plus complets sont ceux de M. Jean Cazenave, ancien professeur à la Faculté des Lettres d'Alger. (Cf. *Le Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie*. 1923, septembre-décembre. Page 215).

- Le fort que dans sa comédie Cervantès appelle par erreur « San-Miguel » s'appelait en réalité San-Salvador.

On en voit encore quelques vestiges à Mers-el-Kébir, au-dessous du fort du Santon. Durant le siège, il était défendu par 200 hommes aux ordres de Don Francisco de Ribero.

A l'époque où Cervantès arrivait à Oran, le siège n'était vieux que de dix-

huit ans, c'est-à-dire qu'il était présent à bien des mémoires. (En particulier, bien entendu, à celle de Don Martin de Cordoba, le véritable héros du siège, à la gloire de qui, somme toute, Cervantès a réellement écrit sa pièce). On était à relever la forteresse de Mers-el-Kébir dont les travaux devaient durer trente ans et occasionner une dépense aussi importante que pour la construction du palais de l'Escorial. Les architectes qui dirigeaient les mille ouvriers à Mers-el-Kébir étaient les Italiens Antonelli et El Fratin. Cervantès, nous dit J. Cazenave, avait « aperçu El Fratin au siège de la Goulette, en 1572 ». El Fratin devait se trouver à Oran depuis 1576.

Sur la façade Est, de l'ancienne chapelle du fort de Mers-el-Kébir, se trouve une inscription latine qui rappelle le siège de 1563 et qui cite Don Martin de Cordoba, celui-là même que Cervantès a mis en scène dans son *Espagnol courageux*.

Philippus II Hispaniarum Siciliarum.
 Huyerusalem Orbis Occid. V. I: S.C. Rex
 postquam
 Succurisset arcem Mazarquivir
 quae a rege
 Algerii terra marique cum magno
 Exercitu Turcorum arque Mororum
 Obsidebatur et maxima gloria exercitu
 Classique inimicorum fugatis a defen
 Sione potius Martini hanc arcem
 A fundamentis erigit veterem dirui
 Mandavit
 Anno MDLXIII



En voici la traduction par Jean Cazenave:

Philippe II, roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem, des Indes occidentales, vainqueur, juste, sacré, catholique, après avoir secouru la citadelle de Mers-el-Kébir que le Roi d'Alger assiégeait par terre et par mer avec une grande armée de Turcs et de Maures; et après qu'avec une grande gloire, l'armée et la flotte ennemies eurent été mises en fuite, par la belle défense de Martin, a élevé de ses fondements cette citadelle, sur l'emplacement de l'ancienne, démolie en l'an 1563. ■

Le chacal et le hérisson (l'ouchchen et l'inici)

Colonel Trumelet

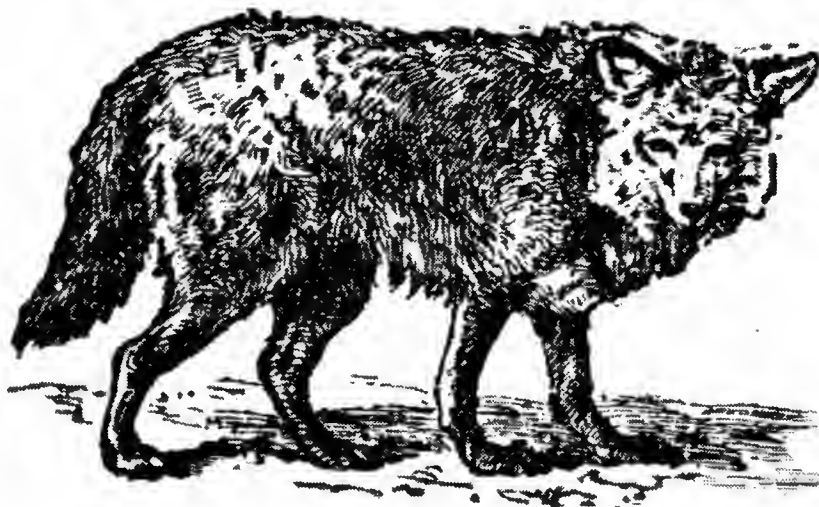
Dans toutes les civilisations le conte a une place privilégiée. En Afrique du Nord l'imagination se sert du monde animal comme notre « bon » La Fontaine pour raconter des histoires et, chemin faisant, donner quelque petite morale. Le hérisson est souvent le héros de ses histoires. A ce propos connaissez-vous l'origine du hérisson ? Il y eut, dans les temps lointains, un homme qui s'introduisait dans les maisons afin d'y voler les cardes utiles pour le travail de la laine. Or Dieu résolut de le punir de ses larcins. « Les épines des cardes que tu as volées te sortiront de tous les endroits du corps », ordonna-t-il.

Ainsi fut créé le premier hérisson, *inici* en berbère. Le colonel Trumelet, connu surtout pour ses récits historiques des débuts de l'Algérie française (Boufarik, Blida etc.), nous conte avec esprit une amusante mésaventure¹.

Depuis longtemps réduit à ne vivre que de racines coupées, sans la moindre succulence, un hérisson résolut, un jour, de modifier son régime, et de goûter un peu aux biens dont Dieu comblait l'humanité de générosité. Le hérisson avait remarqué, non loin de sa demeure, un champ de blé dont les grains dorés mettaient l'eau à la bouche ; il avait bien songé à y aller faire grande chère ; mais l'exécution de ce projet présentait quelques difficultés. Ayant ruminé son plan, il se mit, vers le soir à la recherche d'un chacal, avec lequel il avait eu l'occasion de débattre l'intéressante question des subsistances. Le chacal s'empressa d'accepter la proposition que lui fit le hérisson.

Les voilà donc partis et devisant en chemin sur l'égoïsme des *fellahin* (cultivateurs), et

1. *Blida. Récits selon la légende, la tradition et l'histoire*
Colonel Trumelet (édit. Libraire A. Jourdan).



sur la dureté des temps. Nos deux amis arrivèrent sur la *methmoura* (silo) cherchée. Après avoir d'un coup d'œil vérifié les alentours pour s'assurer que le silo n'était pas gardé, le chacal s'y précipita la tête la première sans plus de réflexion; le hérisson se pelotonna en boule pour rouler dans l'excavation.

Nos deux maraudeurs se vautrèrent dans le bien de Dieu avec un appétit qu'avait aiguë une longue convoitise et de fréquentes abstinences. Les bouchées succédaient aux bouchées avec une rapidité extraordinaire. Au bout d'une heure, les estomacs des deux gloutons étaient pleins à déborder et ils paraissaient tout disposés à injurier Dieu qui, d'après eux, auraient dû les leur donner plus vastes.



Cédant à l'influence de ce *thâam*. (pitance) exagéré, nos resquilleurs s'endormirent. Mais le sommeil du chacal, dont la conscience était aussi chargée que son estomac fut troublé par d'horribles cauchemars : il lui semblait que toute une troupe de *fellabin* survenait et que ces derniers l'enterraient vivant. Il se réveilla en sursaut de cette désagréable impression, et raconta son rêve au hérisson, qui se moqua assez spirituellement de ce que le chacal regardait comme un *fal douni* (mauvais présage).

Ayant, par hasard, levé les yeux vers l'orifice du silo, *l'ouchchen* s'aperçut avec effroi que le jour avait déjà sérieusement commencé à passer sa manche sur le ciel pour en effacer les étoiles. Il songea que son rêve pourrait très bien se réaliser s'il s'attardait dans le silo, car les *thammarin* (gardiens) pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il communiqua ses craintes au hérisson, qui n'en parut pas ému, mais qui cependant comprit qu'il était temps de fuir. C'était précisément là la difficulté ; car il était beaucoup plus facile d'entrer dans la *methmoura* que d'en sortir.

Le chacal qui avait à sauvegarder sa réputation de bête d'esprit et de ressources, ne voulut pas, vis-à-vis du hérisson, avoir l'air de s'être engagé étourdiment dans cette entreprise sans en avoir calculé toutes les conséquences. Aussi, interrogé par *l'inici* sur les moyens de sortir de ce mauvais pas, lui répondit-il avec assez d'assurance, bien qu'il mourût de peur, qu'il savait deux cents manières de gagner l'orifice du silo. « Tu es bien heureux, répliqua le hérisson ; moi, je n'en connais qu'une, et je vais, si tu le veux, te l'enseigner. Baisse la tête et tu verras ». *L'ouchchen*, sans défiance, met sa tête entre ses pattes de devant ; le hérisson lui saute prestement sur le dos et le mord vigoureusement à la nuque. Par l'effet de la violence de la douleur, le chacal redresse la tête avec un énergique mouvement de détente et projette le hérisson dehors.

L'inici voulut un peu s'amuser de la fâcheuse situation de son complice resté tout confus dans le silo, et lui donner une leçon de modestie : « Tu le vois, ô *ouchchen*, une bonne manière de se tirer d'un péril vaut mieux que deux cents mauvaises, et, entre nous, avec toutes tes ressources, tu es pourtant bien forcé d'avouer que tu es plus embarrassé que moi. Cependant, pour te prouver que je ne suis pas une mauvaise bête, je vais t'indiquer un moyen de sortir de là. Ecoute bien, et n'en perds pas un mot. Les *thammarin* ne vont pas tarder à venir chercher du blé. Dès que tu les verras descendre dans le silo, tu feras le mort. Ne soupçonnant pas ta ruse, ils te croiront réellement mort, et te jeteront hors du silo ».

Les choses se passèrent exactement comme l'avait prévu le hérisson. Les *thammarin*, après avoir retourné dans tous les sens l'infortuné chacal qui, en ce moment, était plus mort que vif, le crurent en effet trépassé. Enfin, un des ensileurs prit le chacal par les pattes de derrière et le lança par-dessus les bords du silo. L'animal ne se le fit pas dire deux fois pour décamper ; en trois bonds, il avait atteint une broussaille dans laquelle il s'enfonça, se promettant bien in petto de peser mûrement, à l'avenir, toute affaire avant de s'y engager. ■

Augustin le Berbère

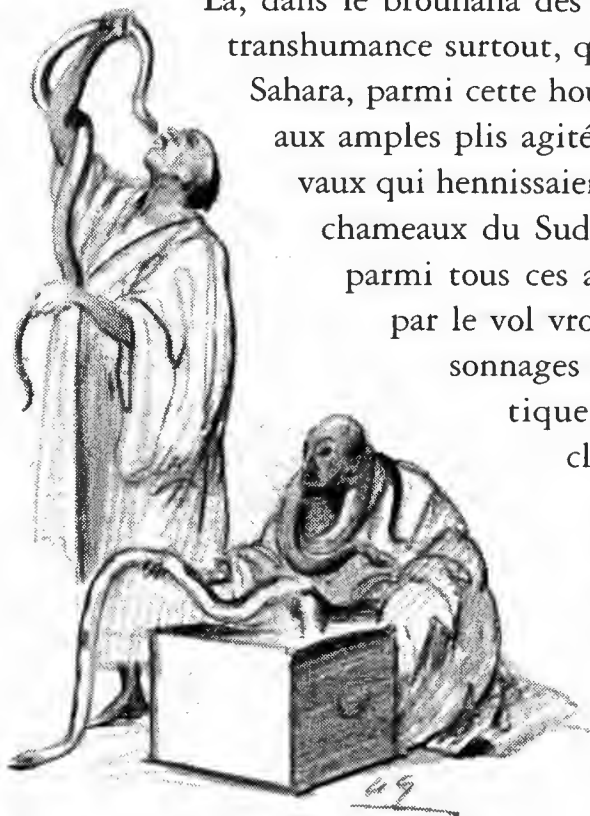
René Pottier

Dans notre dernier numéro nous avons découvert la personnalité de saint Augustin, dans des échanges épistolaires parfois difficiles avec saint Jérôme. Aujourd'hui, grâce à René Pottier¹ nous pouvons imaginer un jeune garçon passionné par le spectacle coloré de la rue et sensible à la parole des conteurs berbères comme aussi à celle de sa vieille nourrice.

Quelle aversion il ressentait pour ces poètes, ces grammairiens, les Grecs surtout qui parlaient une langue complètement étrangère, et que des maîtres brutaux lui présentaient, sous une forme affadie, dans des traités composés à l'usage des écoliers ! Mais aussi, quelle délectation, lorsque, au jour du marché, il se rendait sur le *souq* !



1. *Saint Augustin. Le Berbère* René Pottier
Les Publications Techniques et Artistiques - Paris 1945.



Là, dans le brouhaha des chalands et des vendeurs, à l'époque de la transhumance surtout, quand l'été torride chassait les troupeaux du Sahara, parmi cette houle blanche de gens vêtus d'étoffes de laine, aux amples plis agités sous un soleil implacable; parmi les chevaux qui hennissaient en piaffant, les bœufs qui meuglaient, les chameaux du Sud qui blatéraient, les moutons qui bêlaient, parmi tous ces animaux énervés par des bruits insolites et par le vol vrombissant des mouches; parmi tant de personnages différents: Romains à la morgue aristocratique, accompagnés de leur maison et de leur clientèle, devant qui des esclaves ouvraient le chemin à grands coups de badines; nomades au teint cuivré, venus du lointain désert, qui faisaient rêver d'aventures; esclaves nègres encore, suivant les prostituées aux robes de couleurs éclatantes, et couvertes de bijoux d'or et d'argent, qui laissaient derrière elles comme un sillage à la fois musical et parfumé.

Parmi tout ce mouvement qui le grisait, il allait et venait, heureux de sa liberté comme ces jeunes poulains qui, rompant leur attache, partaient tout à coup dans un galop effréné, poursuivis par leurs maîtres et renversant sur leur passage les étales et les tables des changeurs.

De temps en temps, il s'arrêtait. Un diseur de bonne aventure, un magicien retenait son attention. Vêtu d'oripeaux, se livrant à des contorsions, récitant d'étranges boniments où revenaient sans cesse les noms de démons qu'il prétendait asservir par la seule puissance de ses incantations, il affirmait connaître l'avenir, l'emplacement de trésors fabuleux, le moyen de guérir les maladies, et, tout cela, il le révélerait dans le plus grand secret à quiconque le gratifierait de quelques-uns de ces sous de bronze aux effigies des empereurs romains. Pour donner confiance, il faisait, devant les yeux ébahis de tant de gens simples, des tours de prestidigitation. Augustin





Les ruines de Madaure, une huilerie.

s'éloignait, convaincu d'avoir assisté à quelque manifestation surnaturelle.

Plus loin, des danseurs nègres, au rythme de doubles cymbales de fer, les *kerakeb*, tournaient à une allure de plus en plus accélérée. La giration soulevait autour d'eux les fourrures de bêtes sauvages dont ils étaient couverts, faisait miroiter les morceaux de verre fixés à leur casque pointu, tandis qu'à leurs pieds, devant un musicien soufflant dans une flûte de roseau, se balançaient avec indolence des vipères du désert aux fronts ornés de petites cornes et des najas gonflant leurs cous.

Ailleurs, un orchestre se faisait entendre. Des coups sourds frappés sur de larges tambourins, accompagnés des sons perçants d'une musette doublée de cuivre et de la plainte de petites mandolines dont la boîte de résonance était faite d'une carapace de tortue tendue de peau, annonçaient une attraction sensationnelle.

Augustin se hâtait d'accourir car un improvisateur préludait à son interminable récit. Bousculant tout sur son passage, se faufilant, il parvenait au premier rang de l'assistance. L'homme, tantôt en latin, plus souvent en berbère, redisait à peu près les mêmes légendes que celles qui, à l'école, avaient si peu de saveur. Mais il y ajoutait le sel de son esprit, une mimique éloquente. Il possédait un style direct

grâce auquel on communiait avec lui. Modifiant ses expressions, il se répétait avec des variantes presque imperceptibles jusqu'à ce qu'il ait réussi à faire partager son délire par tous ses auditeurs.

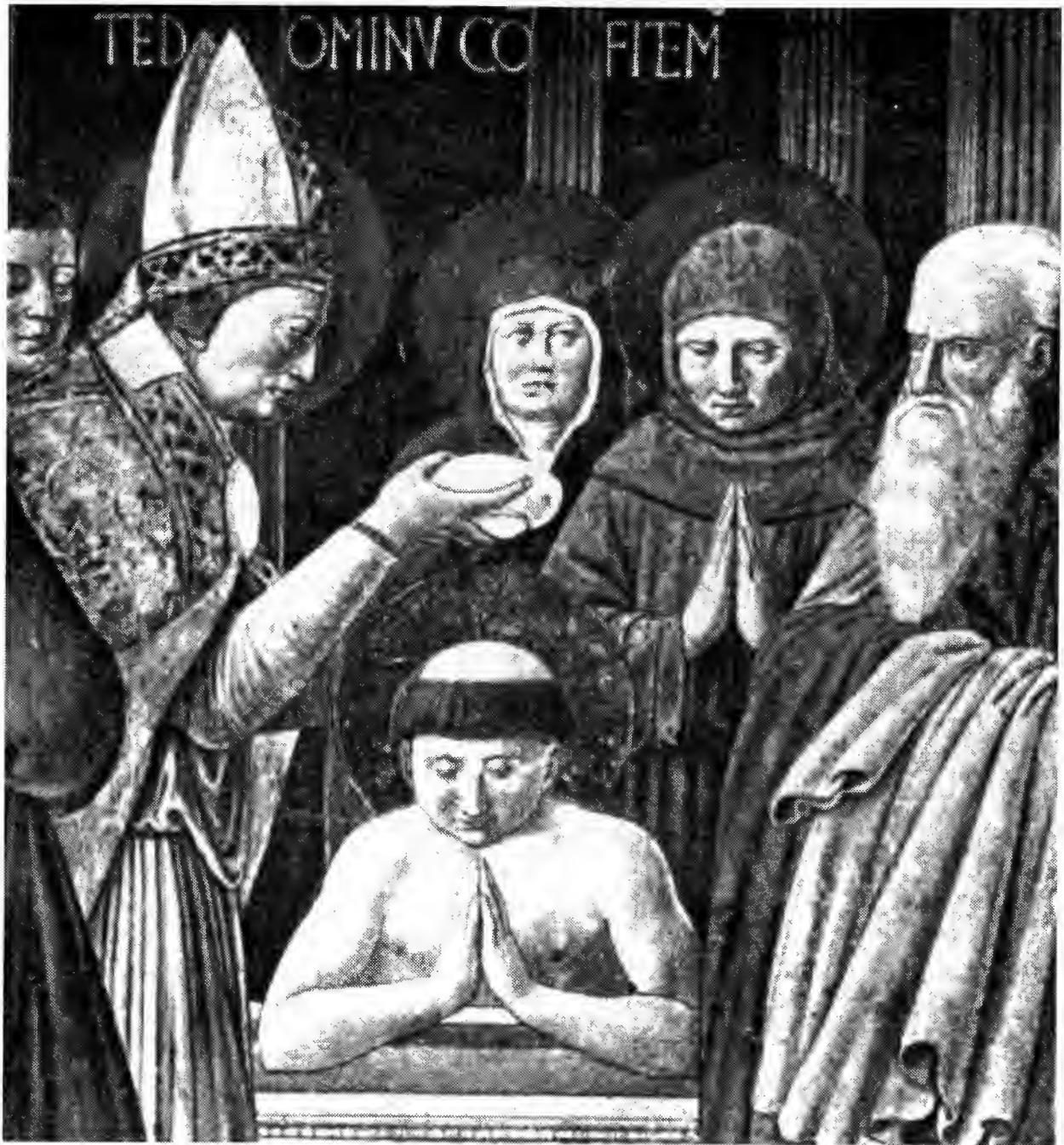
Les tirades pathétiques étaient ponctuées des vibrations de son tambourin qui, pénétrant jusqu'aux entrailles, associaient la chair aux émotions de l'âme. Ah ! comme le jeune Augustin les aimait ces héroïnes malheureuses que l'on retrouvait presque dans chaque conte, comme il aurait voulu les délivrer de ces monstres humains ou animaux qui les retenaient captives dans des cavernes enchantées !

Épuisé, ébloui par la lumière, les oreilles encore pleines du bruit, l'écolier en congé revenait chez ses parents. Là, il allait se réfugier auprès de sa vieille nourrice, la négresse qui, déjà, avait allaité sa mère. Après ce tintamarre, c'était comme un bain très doux dans une onde lustrale, car elle aussi disait de merveilleuses histoires qui, elles aussi, parlaient d'amour, mais d'un amour combien différent, épuré, surnaturel !

Le héros en était Jésus de Nazareth. L'Évangile, en passant par la bouche de l'esclave, prenait une couleur toute locale. Elle en transposait les épisodes, et Jésus devenait l'un de ces enfants qu'Augustin aurait pu connaître mais qui restait un Dieu. Elle s'exprimait en latin, la vieille *dada*, puisque c'était la langue en honneur chez ses maîtres, mais en un latin à elle où se mêlaient les mots berbères et quelques termes de son dialecte d'origine. Mal instruite d'un dogme d'ailleurs à peine défini, elle laissait chanter son cœur et promettait aux amants du Crucifié la récompense d'un ciel qu'elle savait représenter comme le lieu des plus agréables délices.

Au moment où Augustin se conduisait ainsi en vrai Berbère, il avait cependant fait de grands progrès en latin : la latinité avait peut-être étendu un vernis sur son intelligence, elle n'avait pu atteindre les fibres intimes de son être. Ses connaissances de la langue de l'envahisseur étaient telles qu'il n'y avait plus à Tagast de professeur capable de les pousser plus avant ; elles n'étaient pas suffisantes pour lui permettre de briguer quelque poste, et il était trop jeune. Ses parents avaient dû se résigner à l'envoyer à Madaure, ville importante, comparée à son petit bourg natal ; en même temps qu'il complétait son instruction, il pouvait mieux observer les maîtres de l'Afrique du Nord, prendre quelque chose de leurs manières, de façon à perdre un peu de ces allures paysannes dont se gaussaient les Romains orgueilleux et fiers de leur supériorité.

Si quelques-uns, dans son entourage, avaient vraiment formé l'espoir qu'Augustin se « romaniserait » à Madaure, ils durent être déçus. Les occupants, plus nombreux et formant une société à part, éprouvaient moins le besoin de se mêler à la population autochtone, aussi une plus grande opposition se manifestait-



Le baptême de Saint Augustin par Saint Ambroise. Fresque de Benozzo Gozzoli, dans l'église San Agostino, à San Gimignano.

elle. Vers 348 ou 349, Tagast, qui avait été livrée au schisme des donatistes, se soumit à l'empereur Constantin en obéissant à ses décrets; à Madaure, au contraire, on prouvait son mépris de Rome, - non ouvertement, on n'aurait

osé à cause des terribles représailles, - en demeurant païen ou en s'affiliant à quelque Eglise schismatique. Et il semble bien que le jeune étudiant se laissa entraîner à fronder le pouvoir puisque, beaucoup plus tard, un habi-

tant de Madaure, le grammairien Maximus, devait lui reprocher de s'être détourné de sa secte « *A secta nostra deviasti.* »

Le paysage lui-même exerçait nécessairement son influence sur un être sensible à la beauté de la nature, ainsi que de nombreux passages de ses écrits le révèlent. Les déprédations des Vandales, des Arabes et des Berbères eux-mêmes, qui ne trouvèrent rien de mieux que de ruiner leur propre pays pour le défendre contre l'envahisseur, n'ayant pas encore eu lieu, Madaure était certainement plus boisé que de nos jours ; ce n'était pas le bocage de Tagast. On y devine davantage l'approche du sud désertique ; les souffles impétueux et brûlants du Sahara s'y font mieux sentir ; la couleur du ciel et de la terre est plus franche, le peu d'humidité que les vents apportaient de la mer à son village natal n'arrivait guère jusque-là. Déjà très Africain, Augustin le devint plus encore si possible, et sa mère s'en aperçut lorsqu'il revint passer ses vacances près d'elle. Elle s'en serait réjouie si, en même temps, pensait-elle, son fils n'avait creusé, entre la religion catholique et lui, un fossé plus profond.

Pourtant, sous peine d'arrêter l'essor du grammairien, il fallait lui permettre d'aller plus loin et faire de lui un rhétoricien : une seule ville offrait les ressources intellectuelles suffisantes : Carthage.

Une chance exceptionnelle s'offrait qu'il convenait de ne pas laisser échapper : un riche personnage de Tagast, Romanianus, proposait de subvenir, pour la plus grosse part, aux frais de déplacement, de séjour ; vraisemblablement même, il donnait un des appartements de la maison qu'il possédait dans la capitale africaine.

Augustin ne quitta pas sans regret le toit paternel. Le fait d'aller de Tagast à Carthage était une expédition : les routes n'étaient pas toujours sûres, des fatigues nombreuses attendaient le voyageur, mais l'étudiant était prêt à tout supporter, la hantise du savoir le tenaillait, cet éternel besoin de goûter à l'arbre de la science du bien et du mal. Carthage représentait pour lui beaucoup plus que ne le peut faire Paris, de nos jours, pour l'étudiant de la plus lointaine province.

« Et je vins à Carthage ! » s'écriera-t-il encore dans ses *Confessions* alors que, depuis longtemps, il avait rompu avec toutes les erreurs de sa jeunesse. Sa curiosité trouva à s'y satisfaire, il devint vite, comme à Tagast et à Madaure, le premier de sa classe. Il menait de front la turbulence, sans trop approuver les excès de ses camarades, « les démolisseurs », la noce et les études. Dire qu'il n'admira pas l'œuvre romaine serait contraire à la vérité. Il était trop attiré par la beauté pour ne pas voir ce qu'il y avait de grand dans les travaux des architectes, mais ce qui le séduisit surtout, ce fut ce qui devait étonner un provincial intelligent et qui complétait les plaisirs que son pays lui avaient offerts : aux conteurs de village, succédèrent les histrions et les tragédiens ; aux danses nègres, les évolutions des



Cuve baptismale en mosaïque, VI^e siècle. Musée du Bardo.

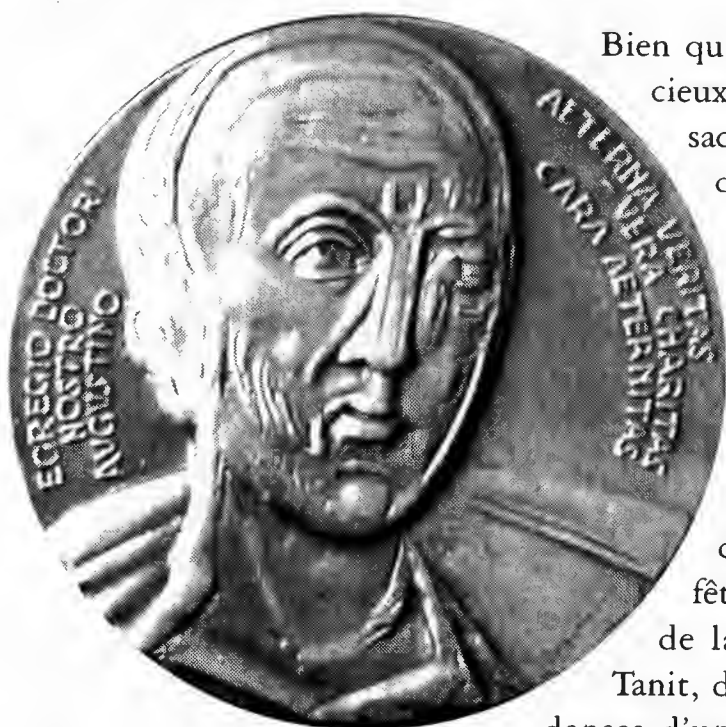
ballerines et les agilités des saltimbanques, aux duperies des charlatans, les interventions de véritables magiciens, aux discussions des païens, les subtilités des manichéens.

A Carthage, ainsi que dans les successives étapes de sa vie, Augustin ne rompt jamais les liens avec son pays natal. Alors qu'un étudiant de chez nous, arrivant de sa province, a hâte de secouer, comme un joug trop lourd, tout ce qui l'attache à son passé, il a soif de liberté, d'indépendance, un Berbère transporte avec lui ses pénates.

Augustin habite dans la demeure de Romanianus, autour de lui sont des camarades de sa petite enfance dont quelques-uns ne le quitteront plus, sauf pour de brèves absences ou par la mort; comme il les dépasse tous de la hauteur de son génie, ils ne tardent pas à le considérer comme leur chef.

Ces jeunes gens n'abandonnaient pas toutes les particularités locales de leur costume, puisque, même à Rome, Augustin se fera remarquer par certaines pièces de son vêtement et s'efforcera à « une urbanité élégante ».

Médaille Paul Belmondo.
Collection Maurice Escande



Bien qu'il suive ses cours en fils consciencieux qui ne veut pas imposer d'inutiles sacrifices à sa famille, il est un fervent du théâtre. Mais, lorsque ses mensualités trop faibles ne lui permettaient pas de payer une place, il n'est pas défendu de l'imaginer, se dissimulant de son mieux pour n'être pas reconnu, juché sur un fût de colonne. Ce goût pour les spectacles l'entraînait à assister à des cérémonies de cultes païens, aux fêtes et aux processions en l'honneur de la Vénus carthaginoise, l'antique Tanit, dont les rites impurs exigeaient des danses d'une lascivité telle que celle qui se

manifeste encore, dans la région de Touggourt, à l'occasion des fêtes nocturnes lors de la célébration des mariages. Il se mêlait à ces mascarades qui, bien qu'elles aient lieu à l'occasion de l'*âchoura*, ont une origine antérieure à l'invasion musulmane, à ces promenades où les bouffonneries obscènes d'un histrion s'intercalent parmi les chants religieux, comme dans l'Oued Righ, à l'occasion de l'*Aïd des Redjal el mlah*, la fête des braves gens.

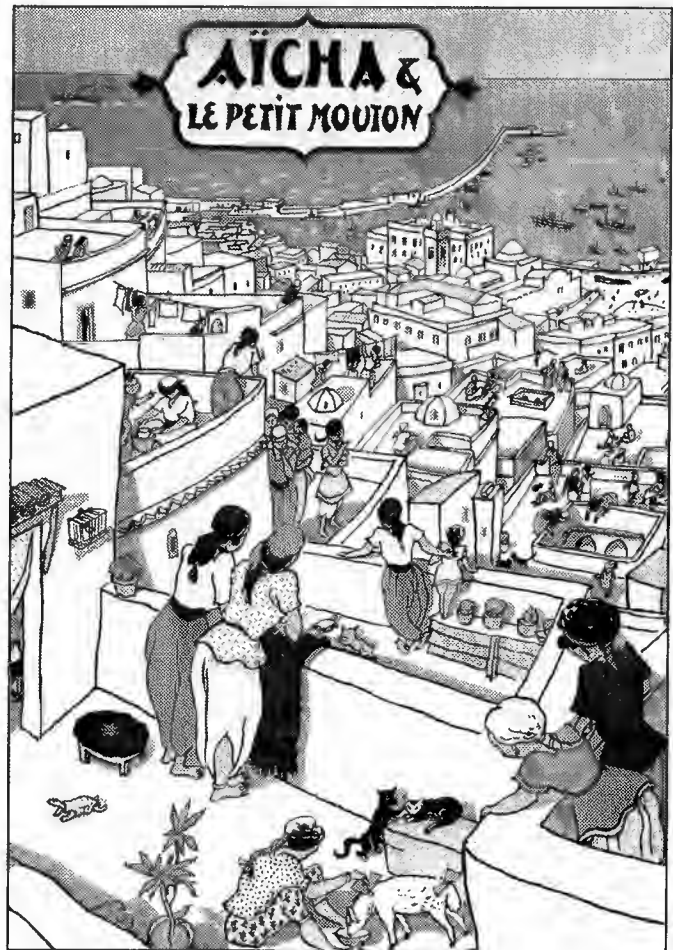
Un événement douloureux l'arrache provisoirement à la capitale de l'Afrique, son père meurt, il ne verse pas sur lui ces larmes que lui coûtera le deuil de sa mère car, pour un Berbère, l'amour maternel est un lien plus puissant que ne le sont les sacrifices d'argent consentis par un père. Néanmoins, sa situation va se trouver changée. Quelque temps, Monique lui continue sa pension, mais rien n'est plus compliqué que les histoires de succession chez les indigènes algériens où il arrive qu'un arbre, ou même un bijou, soit un bien indivis provenant d'un héritage antérieur. Pour démêler des écheveaux aussi embrouillés, il faut un homme au courant des lois et des usages, capable d'en imposer à ses adversaires par un langage choisi. Tel était le cas d'Augustin, il était déjà un rude joueur et la rhétorique s'étendait à toutes les sciences et particulièrement au droit. Il est probable que Monique fit appel à lui mais, de ce jour, sa vie sera modifiée. ■

Aïcha et le petit mouton

Anne-Marie Briat

Dessins Charles Brouty

Vous qui avez des petits-enfants « électronisés » vous ne pouvez plus ignorer les héroïnes nouvelles qui les font rêver. Ainsi il vous a fallu malgré vos airs un peu pincés, assortis de discours pseudo-éducatifs, tout savoir ces derniers temps sur Lara Croft, moderne chasseresse, lourdement armée des chevilles aux cuisses, interprétée par une actrice qui n'a de joli que le nom... Passons, vous et moi, sur nos faiblesses coupables face aux demandes suppliantes de jeux vidéos, gameboys et autres... Les soupirs accompagnant nos largesses disent bien ce qu'ils veulent dire : nous pensons bien souvent encore au mythique support-papier de notre enfance, aux Pieds-Nicklés et à Lisette. Délectations d'autant plus savourées qu'il n'y avait pas alors abondance de publications comme c'est le cas aujourd'hui.





Le petit préambule nostalgique pour évoquer parmi les « plaisirs surannés », comme dirait Charles, le seul grand, cette petite merveille que certains (très peu) ont dans leur bibliothèque, mais le plus souvent dans leur mémoire. Je veux parler d'*Aïcha et le petit mouton*.

Cet adorable album, conçu par Brouty, réalisé en Algérie et édité par Chaix, vaut plus, il faut bien l'avouer par les merveilleux dessins de l'auteur que par l'histoire, pas trop bien écrite, pas très bien ficelée, mais ô combien charmante et poétique.

Evocatrice d'un Alger toujours ensoleillé, de terrasses chaulées brûlantes où jouaient des fillettes algériennes et européennes en un temps où ni les unes ni les autres n'avaient entendu parler de colonialisme.

Eternelle innocence de l'enfance qui traverse les drames d'un pas léger.

Je ne paraphraserai pas le texte de Brouty qui lui appartient en propre. Je me contenterai de résumer en quelques lignes ce qui nous est conté et, pour vous allécher, elles seront illustrées de quelques dessins (chaque page est un régal!). Le tout est à découvrir dans l'album lui-même... bien difficile à trouver. A quand une réédition?

Voici comment commence l'histoire d'Aïcha, ravissante petite fille de sept ans. Elle passe le plus clair de son temps avec son amie Zohra sur la terrasse de la maison familiale qui se trouve être la plus haute de la Casbah. A leur pied s'étend la grande cité qui les fait rêver. Zohra, de trois ans plus âgée, a déjà beaucoup d'expérience. Elle prend souvent le « tricité » avec sa mère à la Place du Cheval, pour se rendre au cimetière de Belcourt où est enterré son grand frère. Aïcha rêve évidemment de prendre un jour le « tricité », mais aussi les grands avions qui passent au-dessus de sa tête, les bateaux qui vont en France et les locomotives qui sifflent si fort. Juste une terrasse au-dessous, il y a « mama Khadidja » qui, elle aussi, sait beaucoup de choses. Elle travaille en ville et le mari de sa patronne est toubib. Il peut guérir, paraît-il, rien qu'en écrivant sur une feuille de papier des noms de remèdes qui donnent la santé. Sur les terrasses voisines, il y a des chats, des oiseaux, des tortues, mais surtout des bébés-moutons élevés par les familles.





Un jour, Aïcha est prise d'une forte fièvre et, dans son délire, balbutie « petit mouton blanc, petit mouton blanc ». Le médecin, alerté par Khadidja, prescrit des médicaments, rassure la famille mais, avant de partir, dit qu'offrir à Aïcha un petit mouton serait bien plus efficace que ses remèdes. Le père d'Aïcha qui est boucher envoie son garçon Ali-le-Negro chercher au marché de Maison-Carrée le plus beau des petits moutons blancs qu'il trouvera. Aïcha retrouva alors vite la santé et passa de merveilleux moments avec Blanco, son petit ami frisé.

Mais vous vous doutez de ce qui allait se passer. Les voisins préparent activement l'Aid-el-Kebir et Aïcha voit Ali-le-Negro égorger un beau mouton du voisinage qui avait l'habitude de converser avec son Blanco. En voyant approcher Ali avec un grand couteau, elle fut saisie de terreur, s'évanouit, se blessant fortement à la tête. Fièvre, délire et de nouveau le bon médecin la soigna avec dévouement. Guérie, elle trouva son bébé-mouton à côté d'elle. Il avait échappé au massacre ! Pour la convalescence, le toubib préconisa un séjour à la campagne. Aïcha partit à Birkadem chez son oncle, où elle put courir dans les prés avec, à ses côtés, Blanco qui broutait par-ci par-là des pâquerettes.

Ainsi finit ce récit naïf qui nous a ramenés un instant au temps des bonheurs et des drames enfantins. A vous de juger... ■







**Un pays rude, étonnant, envoûtant.
Et toujours cette mémoire qui
s'impose alors même qu'on est loin.**

Mémoire kabyle

Un soir d'hiver, il songeait, seul auprès de l'âtre, remaillant la chaîne de ses souvenirs, lorsqu'il éprouva soudain la nostalgie du pays qu'il n'avait jamais revu. A l'instant où il se croyait libéré de toute contrainte ancestrale, des visions lointaines l'emprisonnèrent. Il avait aimé ce pays, même durant les jours sombres de l'hiver.

L'été avait fui emportant les rires clairs des jeunes filles. Le brouillard s'accrochait aux cîmes neigeuses tandis qu'au ciel, les tempêtes roulaient leurs flots tumultueux. Dans les maisons fermées, les journées d'hiver accumulaient des heures monotones.

Il parvint au village à l'heure paisible où, de retour des pâturages, les troupeaux regagnent l'étable. Des cris d'enfants montaient des ruelles. Les fumées des maisons se fondaient avec les brouillards légers du soir et, à l'orient, une lune toute ronde se levait sur la mer.

La peur

Tous les soirs elle écoutait décroître les bruits familiers : rires d'enfants, appels des hommes s'entraînant vers la djemaâ pour les causeries en commun, palabres des femmes, avides, dans l'instant de repos, de potiner à voix pressées. Un peu plus tard elle percevait d'autres rumeurs amies, meuglements dans les étables de vaches satisfaites de la litière, bêlements des moutons, criailleries des poules disputant sur le perchoir les meilleures places. Mais bientôt seuls les aboiements alternés des chiens à l'attache parvenaient aux oreilles d'Ikheldjène Zohra. Alors commençait son angoisse. Que réservait le mystère de l'ombre ? A son abri se trament les attaques. Par temps clairs, quand la lune rôdait dans le ciel, curieuse et ronde, Zohra tenait sa frayeur en laisse, mais dès que la compagne de la nuit s'évadait vers d'autres contrées et que seules les étoiles clignaient leurs yeux railleurs sur le village endormi, elle se livrait toute à la terreur. Les sens en éveil, tendue à percevoir les moindres frémissements du dehors, elle s'énervait de la plainte crissante des grillons qui gênait sa faculté d'écouter. Parfois, l'été, elle jaillissait de sa couche si quelque branche gémissait de chaleur, et, l'hiver, le hurlement du vent, qui grinçait sous la porte disjointe, la tenait au fond du gourbi, haletante. ■

Textes de Jean Turin (*Futurs Fils de France* – Editions Fontana – Alger 1937)
Dessins de Charles Brouty (*Jours de Kabylie* – Baconnier – Alger)



Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

La gloire de l'Algérie,

textes et illustrations rassemblés

par Elisabeth Fechner.

Calmann-Lévy, 220 F.

En sous-titre, écrivains et photographes de Flaubert à Camus. Ce livre-album est une réussite. Le choix des écrivains est assez vaste pour éviter la monotonie et les illustrations sont, en général, bien choisies.

Les textes sont répartis en huit chapitres : l'Algérie avant 1830, le Temps des militaires, Les premiers voyageurs, l'Algérie de Napoléon III, la fin du XIX^e siècle, la Belle Epoque, le Centenaire, l'Algérie de Camus. L'introduction nous explique que « par un curieux hasard, la photographie naît officiellement en 1839. Nicéphore Niepce réalisait de sa fenêtre les premiers clichés de paysages que l'on ait

jamais pris. Le reportage photo venait de naître... Mais l'Algérie dans tout ça ? Lors de la conquête, en 1830, quand la photo n'existe encore qu'en laboratoire, ce sont, bien sûr, des peintres et des illustrateurs qui accompagnent l'armée d'Afrique et immortalisent les grandes batailles et les grandes figures... C'est sous Napoléon III, en 1865, que l'Algérie va être, pour la première fois, photographiée ». Les écrivains la découvrent : Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Alexandre Dumas, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Gustave Flaubert, plus tard Louis Bertrand, André Gide, Henry de Montherlant et bien d'autres, ceux qui se contentent de passer et ceux qui y vivent, qui y sont nés. Les cartes postales contribuent à la connaissance du pays, les militaires, les sociétés de géographie,

d'archéologie font des clichés. L'auteur termine son introduction par ces mots : « Jamais on a autant chanté la gloire de l'Algérie. Regardez ! Au poids des mots, jamais le choc des photos n'a paru si éclatant ». Tout au long de l'album, textes et photos dialoguent, se répondent, s'affrontent parfois mais, pour nous, c'est une Algérie vivante qui existe, qui nous parle. Et nous sommes des spectateurs conquis.

Algérie brillante d'hier, Amère Algérie d'aujourd'hui

par Pierre Grenaud.

L'Harmattan, 130 F

Pierre Grenaud a choisi de présenter en tête de son avant-propos, ces mots d'Albert Camus dans *l'Été* : « Je doute parfois qu'il soit permis de sauver l'homme d'aujourd'hui. Mais il est encore possible de sauver des enfants de cet homme dans leur corps et dans leur esprit. Il est possible de leur offrir en même temps les chances de bonheur et celles de la beauté ». Et c'est avec cette pensée que Pierre Grenaud s'est attaché à étudier la production littéraire d'Afrique du Nord. « Le Maghreb politico-littéraire, en pleine effervescence, est un fait du siècle et une réalité. Il continue de nous attacher aux hommes d'une Afrique enrichie par les apports de notre culture qui s'accorde avec la leur... Hommes et femmes du Maghreb, épris de justice, bravant les menaces et la mort, dénoncent les car-

nages et le mal fait à l'Islam et à leur pays ». Il souligne le courage de ces hommes et ces femmes qui avaient mis tout leur espoir dans l'indépendance de leur pays et qui sont si déçus. Et il cite Chateaubriand dans *ses Mémoires d'Outre-tombe* : « Tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs. Les événements couraient plus vite que ma plume ». Pierre Grenaud poursuit : « La justification de ces œuvres nouvelles plus salutaires que vengeresses, elle paraît se trouver dans la pensée du grand journaliste et reporter que fut Albert Londres qui affirmait : *Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus que de porter tort. Il est de porter la plume dans la plaie.*

Le silence des hommes humiliés dans leur chair et leur esprit ne serait-il pas une trahison ? ... Les romanciers et les romancières du Maghreb témoignent d'une Algérie jadis resplendissante de vie, aujourd'hui attristée, engluée dans l'horreur des massacres, diminuée par la mort des élites en vue d'un nivellement sur l'autel du fanatisme ». Après avoir ainsi étudié la production littéraire des écrivains maghrébins de langue française (et ceci nécessiterait un développement particulier), Pierre Grenaud évoque la littérature des Français, Marcello Fabri, Randau, Pomier, Camus, Roy, Pélegri, Brune, Brua et bien d'autres. En bon critique littéraire et en journaliste, l'auteur écrit, en conclusion : « Pourquoi nier

que l'histoire de l'Algérie soit une histoire de mal aimés ? Elle avait mal commencé par un malencontreux coup de chasse-mouches qui exigeait une correction de la France humiliée et elle s'achèvera après une présence cent trentenaire, par une brisure brutale et un rejet plus blessant... » Que Pierre Grenaud me pardonne une suggestion mais ne pourrait-on pas faire une part plus importante à une littérature de la mémoire, celle qui pousse les Pieds-Noirs à écrire sur leur microcosme, ville ou village, à évoquer un passé somme toute assez heureux. Même si cette littérature n'est pas toujours (mais quelquefois elle l'est) très littéraire, elle est un matériau d'une richesse inouïe et qui vaut bien certaines œuvres sur lesquelles nous aurions tendance à nous attarder par une sorte de masochisme inconscient. Au demeurant, l'étude de Pierre Grenaud est fort instructive.

Les djebels de l'illusion

par Michel Leribel

Mémoire de notre temps, 130 F.

En sous-titre: récit d'un appelé de la guerre d'Algérie. Le ton est mis d'emblée dans une préface que l'auteur appelle prologue et dont l'expression est d'une franchise parfois brutale. Il dit ce qu'il pense. Et ce qu'il pense est assez sévère.

« A la vérité, la France avait besoin de petits soldats qui soient sans état d'âme, pas trop informés des subtilités d'une situation éminemment délicate, prêts à

plonger sans sourciller dans les affres d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom ». Puis, on en vient au récit proprement dit. Le style est alerte, l'humour, noir de préférence, n'est jamais loin lorsqu'il raconte sa première « sortie » dans la bagarre. Assez différent de la manière habituelle de traiter cette période de notre histoire. Mais on y retrouve ce mélange intime de dégoût, de désespoir, de goût de l'action, de camaraderie qui caractérise tous ces récits de guerre. Assez pudique, l'auteur donne aussi l'impression d'être un peu en arrière même si ce qu'il dit est souvent violent et ne cherche pas à cacher ce désespoir, cette peur de la mort pour soi, bien sûr, mais aussi pour les autres, ces camarades dont certains auraient pu être des amis. En conclusion: « Au moment de poser le pied sur la passerelle de l'avion qui allait me ramener au bercail, je compris que si, moi, je quittais cette terre d'Algérie, elle n'était pas prête, elle, à me laisser tomber. A ce moment précis, j'avais le sentiment que les militaires avaient gagné la guerre et les politiciens, perdu la partie ».

Retour aux Cinq Fontaines

par Yves Thiriet.

Jean Curutchet, 95 F.

Les Cinq Fontaines, c'est à Bougie, la ville natale de l'auteur et c'est sur la couverture du livre. Et l'histoire, c'est, sous couvert du récit d'un fait divers que l'auteur nous raconte comme une

énigme policière, l'évocation de sa jeunesse, heureuse, mouvementée comme toutes les jeunesses. Yves Thiriet nous brosse, dans une langue mi-pataouète mi-français naturel, le tableau que pouvait offrir dans les années cinquante, une petite ville de la côte kabyle, superbe et généreuse. On ne sait pas, pour revenir au fait divers, s'il s'agit d'un crime ou plus banalement d'un empoisonnement aux champignons. Les victimes, une famille de charcutiers, moyennement sympathiques, mènent une vie assez secrète, ce qui va alimenter toutes sortes de rumeurs. Et même la police en la personne d'un commissaire enfant du pays ne semble pas désireuse d'aboutir... L'auteur, fort habilement, nous laisse patauger dans le mystère qui, s'il semble un peu s'éclaircir vers la fin, ne nous donne pas vraiment la solution. Bref, un livre fort agréable à lire, plein de souvenirs, pimenté par une énigme difficile à résoudre et puis, après tout, c'est le passé et, comme le dit lui-même l'auteur « Allez va, laisse courir ! C'est à toi l'bateau ? Alors laisse qu'y coule ! Algérie, Oh pays de rêve ! »

L'Algérie en bandoulière

par Marie-Michèle Capuano,
chez l'auteur. « Gouèze »

49150 Saint-Martin d'Arcé, 150 F.

Après un premier livre *Là-bas*, publié en 1981, l'auteur nous donne aujourd'hui une véritable chronique de sa vie à Guyotville pendant les années qui ont

précédé son départ. Elle utilise pour cela une fiction, un subterfuge qui va lui permettre de survoler son pays en esprit, en imagination-mémoire, puisqu'elle s'est interdit de le faire en réalité. La rencontre avec un goéland perché sur un arbre va lui servir de prétexte. Tous les amoureux de la côte algérienne, en particulier de Guyotville et de la Madrague, proches d'Alger, mais, plus largement, tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître l'été sur les plages d'Afrique du Nord, tous ceux-là vont retrouver à travers les évocations de Marie-Michèle Capuano leurs souvenirs fidèles au rendez-vous. Elle n'a rien oublié de tous les bonheurs de son enfance et de son adolescence et nous les fait partager.

Nostalgie, tristesse ? Non. Plutôt joie des souvenirs bien vivaces qui effacent tout le malheur à venir.

Oran

par Teddy Alzieu.

Editions Alan Sutton. 21 avenue de la République 37300, Joué-lès-Tours – 120 F

Le principe de la collection Mémoire en images est de donner à voir, grâce à de nombreuses photos (ici 200 clichés), une ville ou un pays. Déjà publiés dans cette même collection, *Alger, Paysages d'Algérie* et, en préparation, *Constantine* et *Sidi-bel-Abbès*. « Cette promenade dans Oran au début du XX^e siècle nous fait découvrir une agglomération prospère et commerçante, mais aussi

joyeuse et insouciante avec ses habitants expansifs qui vivent même la nuit comme dans les villes espagnoles si proches ». L'auteur, lui-même né en Algérie, nous raconte de façon succincte mais très claire l'histoire de sa ville. « D'après les historiens locaux, la ville aurait été fondée en l'an 902 de l'ère chrétienne par des Maures d'Andalousie ». Puis elle eut une histoire chaotique. Sous la domination des Almoravides, des Almohades, des Mérinides, des Beni-Zian, Oran avait acquis, grâce à sa position géographique, un haut degré de prospérité. Au XV^e siècle, elle ne comptait pas moins de 25 000 habitants et elle commerçait avec toutes les nations maritimes de l'Occident. Son déclin commence avec l'installation de la piraterie barbaresque à Mers-el-Kebir. En 1509, les Espagnols s'installent à Oran pour deux siècles, marqués par des luttes incessantes avec les Turcs. Les Espagnols quittent Oran après le violent tremblement de terre de 1790 (près de 2000 victimes). Les Turcs envahissent alors Oran dévastée, jusqu'à l'arrivée des Français en 1831. Et Oran connaît de nouveau une ère de prospérité. A la place de l'ancienne darse des Espagnols et des Turcs, les Français créent un port permettant d'accueillir les plus grands paquebots, protégé par une jetée longue de 2500 mètres. Vins et céréales en étaient les principales activités. Après le premier conflit mondial, Mers-el-Kebir accueil-

lit la marine de guerre. Les photos sont fort bien commentées par l'auteur. Un ouvrage d'évocation et de mémoire pour les Oranais, d'information fort agréable pour ceux qui apprennent ainsi ce qu'était cette importante ville d'Algérie.

L'autre rivage

par Andrée Montero – Collection France-Algérie – Edition Atlantis, 100 F.

Une préface d'Emmanuel Roblès situe ce roman dans le temps et dans l'espace et en définit l'auteur: « Andrée Montero est Oranaise et porte en elle ce sang d'Espagne que révèle son nom, évocateur de chasse et de montagne, évocateur aussi d'audace et d'énergie... Le roman comme le suggère son titre, peut apparaître d'abord comme un témoignage sur la condition des rapatriés d'Algérie. Et il est vrai que l'auteur, entre autres choses, a voulu marquer fortement le contraste entre le confort des *trop-prévoyants* et la détresse des petites gens trompés jusqu'à la dernière heure et qui ont tout perdu, mais qui luttent âprement pour survivre sur ce nouveau rivage ».

Ces mots d'Emmanuel Roblès définissent bien le roman. On ne raconte pas cette histoire dramatique. On la lit pour souffrir avec Lucie, cette héroïne perdue, battue par la vie. « Encore ce cynisme, ces doutes! Ne restait-il donc rien de pur en elle, de clément?

L'arrachement de ce pays l'avait-il rendue à ce point insensible, impitoyable? Elle comprit qu'il lui serait dur de

croire à nouveau d'aimer... » Et c'est ensuite une sorte de fuite qui sera peut-être un espoir: « L'express Nice-Paris l'emmenait. Il faisait chaud, peu de voyageurs prenaient cette direction, on était encore en période de vacances... Le train filait toujours, l'éloignait de ces rivages de soleil. La conduisait-il vers d'autres dangers? L'essentiel était cependant de rester fidèle à soi-même... ».

Relizane de ma jeunesse

par Louis Abadie.

Editions Jacques Gandini, 240 F

Louis Abadie s'est particulièrement attaché à faire revivre le passé de villes qu'il a bien connues. C'est ainsi qu'il a déjà consacré des albums à Tlemcen, Mostaganem, Mascara et Oran. Tous ces albums sont très illustrés et permettent de retrouver ces villes de l'Oranais. Relizane a eu une histoire particulièrement édifiante. L'auteur dans son avant-propos nous prévient: « C'est un patrimoine à conserver jalousement... Car comment affirmer notre identité, face à des ignorants, des indifférents, des méprisants, des envieux, sinon en leur faisant découvrir une réalité à mettre sous leurs yeux. A cet égard, la ville de Relizane en est un excellent exemple! Comment, à partir d'une contrée ressemblant à un terroir aride, au climat malsain, à l'eau putride, des hommes et des femmes, différents par leur origine, leur langue, leur tempérament, se sont mis au travail, rivalisant d'initiatives

pour en faire un beau pays? » Originaires du Gard et spécialement de l'arrondissement du Vigan, ou d'Espagne, tous ces colons luttent contre les fièvres et contre le climat difficile qui avaient valu à la région le nom de Petite Cayenne, une plaine aride, parsemée de marais pestilentiels, au climat « épouvantable », voilà comment les premiers habitants de Relizane ont décrit le pays. Après avoir fait un bref historique de la région, déjà connue des Romains, Louis Abadie raconte comment Relizane est devenue une petite ville à la situation géographique d'une importance stratégique indéniable, bien irriguée grâce au barrage sur l'Oued Mina, carrefour de grandes voies de communication et nœud ferroviaire. En bref, un exemple particulièrement typique de l'œuvre accomplie par des gens courageux qui forcent le respect. Une cantate célèbre l'amour des Relizanais pour leur ville. En voici le premier couplet qui se chante sur l'air de la Paimpolaise:

Quand on part pour un long voyage
Et que l'on quitte son pays
Quand on pense à son paysage
Le noir chagrin vous envahit
Et le cœur bien las
On chante tout bas

J'aime Relizane et sa plaine
Son église et ses beaux vergers
Son ciel bleu, sa clarté sereine
Le parfum de ses orangers.

Quelques nouvelles de Casablanca

par Marguerite de Pertat-Nettancourt

Mémoire de notre temps, 80 F

Toutes ces nouvelles sont plus ou moins inspirées par la peinture que pratiquait l'auteur à Casablanca. Ainsi nous avons l'histoire d'une citrouille qui survit difficilement à plusieurs séances de pose, le récit d'une sortie « sur le motif » au bord de la mer, perturbée par divers incidents, enfants trop curieux, chiens un peu agressifs, le drame d'un peintre incompris mais pourvu d'une épouse aimante, le drame aussi d'une femme seule supportant difficilement son veuvage et allant chercher le réconfort chez une voyante berbère. Les deux dernières nouvelles sont tragiques et se lisent le cœur serré. Le livre est fort agréablement illustré de reproductions de tableaux.

Histoire du continent africain des origines à nos jours

par Jean Jolly

2 tomes – L'Harmattan,
130 F chacun.

Cet ouvrage est, en quelque sorte, un « memento africain ». Nous en avons déjà parlé au moment de sa parution en 1989. Mais notre époque de mondialisation nous impose de nous informer sur des pays qui nous sont plus ou moins connus et il nous semble important de rappeler cet ouvrage essentiel. On pourrait le définir ainsi : « C'est un

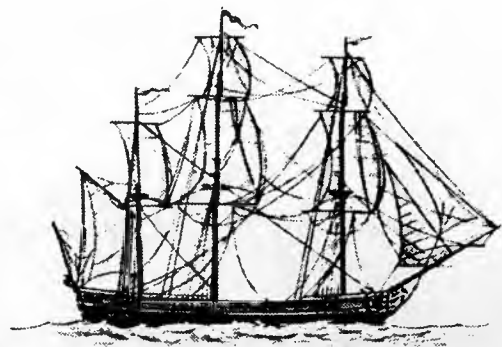
aide-mémoire clair et précis, une chronologie sans commentaire, présentant presque sous une forme synoptique l'histoire de l'Afrique, des origines à nos jours. Une série d'une trentaine de cartes et d'illustrations, montrant, pour la première fois ensemble, l'évolution de l'Afrique, de l'Europe et du Moyen-Orient au cours des 25 siècles passés ». Nous y trouvons : une liste de brèves monographies sur tous les pays africains dans leurs frontières naturelles ; un glossaire donnant une définition très simple des termes africains et arabes cités dans l'ouvrage ; un index (géographique et historique) pour retrouver aisément dans le texte les noms cités.

Cette *Histoire du Continent Africain*, très simple dans sa consultation, est le fruit d'un travail rigoureux mené durant plusieurs années, documentation très riche, qui tient compte des dernières découvertes préhistoriques et archéologiques, comme aussi des statistiques les plus récentes sur les pays africains. Ainsi l'ouvrage débute par le rappel des origines de l'homme, à travers le paléolithique, le néolithique, les premiers textes des pyramides. Ensuite se déroule l'histoire africaine depuis sa naissance (fin du IV^e millénaire au 1^{er} millénaire). Les cartes, très parlantes, illustrent bien un texte clair et précis. ■

Lettres de Barbarie

Abbé Poiret

Ce sont de drôles de chemins que nous fait parcourir ici l'abbé Poiret. On imagine mal un ecclésiastique s'embarquant pour la Numidie en 1785 sans connaître le moins du monde ce pays. Mais il est vrai qu'il était poussé par sa passion de naturaliste. Grâce aux lettres qu'il écrivait à des correspondants scientifiques



nous connaissons, en même temps que ses découvertes sur la botanique, ses impressions sur le pays. Toutes ses lettres ou presque méritent d'être lues et il nous a fallu faire un choix. Celle que nous vous présentons avec un extrait de la toute première lettre est assez typique du courage de notre voyageur et, en quelque sorte, de la naïveté d'une époque.

Lettre première

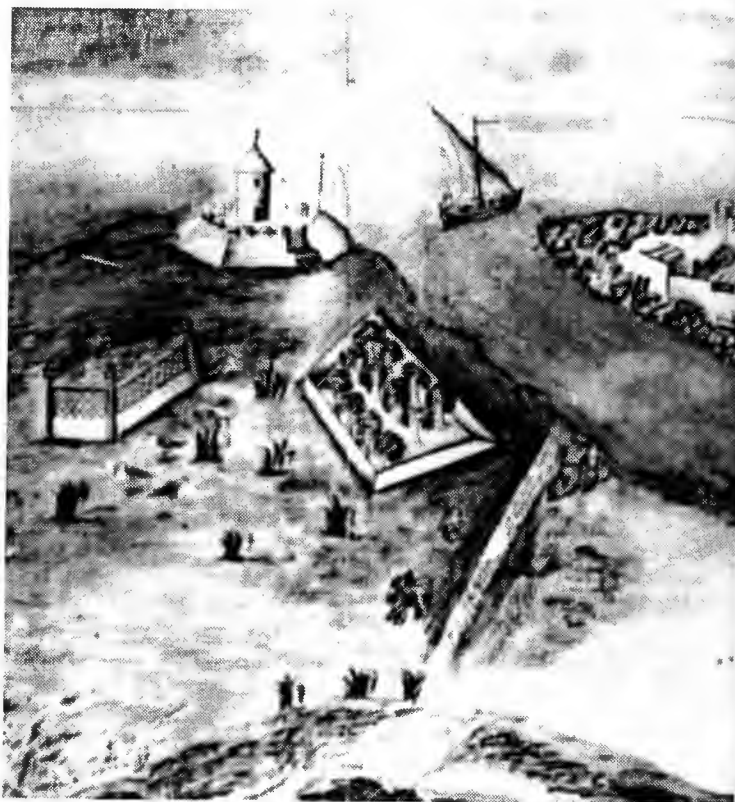
A.M. Forestier

Docteur en médecine

En mettant pied à terre, je trouvai, dès le premier pas, *l'Anthyllis barba jovis*, le *Spartium monospermum*, le *Passerina hirsuta*, le *Chamoerops humilis*, et plusieurs autres plantes rares que je me hâtai de cueillir, comme si j'eusse craint de ne plus revenir en cet endroit. Ce fut ainsi que je pris possession du pays au nom de la Botanique, et que je rendis mes premiers hommages à la Flore Africaine. Je me présentai devant le Gouverneur de la Calle, un paquet de plantes à la main, plus occupé de mes richesses que des bienséances que j'avais à remplir: je ne causai pas moins de sur-

prise aux Français qui vinrent à notre rencontre, qu'à quelques Maures que la curiosité avait attirés sur le rivage. Ces côtes incultes et sauvages qui n'inspirent que la tristesse et l'ennui à tous ceux qui y débarquent, me parurent alors le plus beau jardin de la nature.

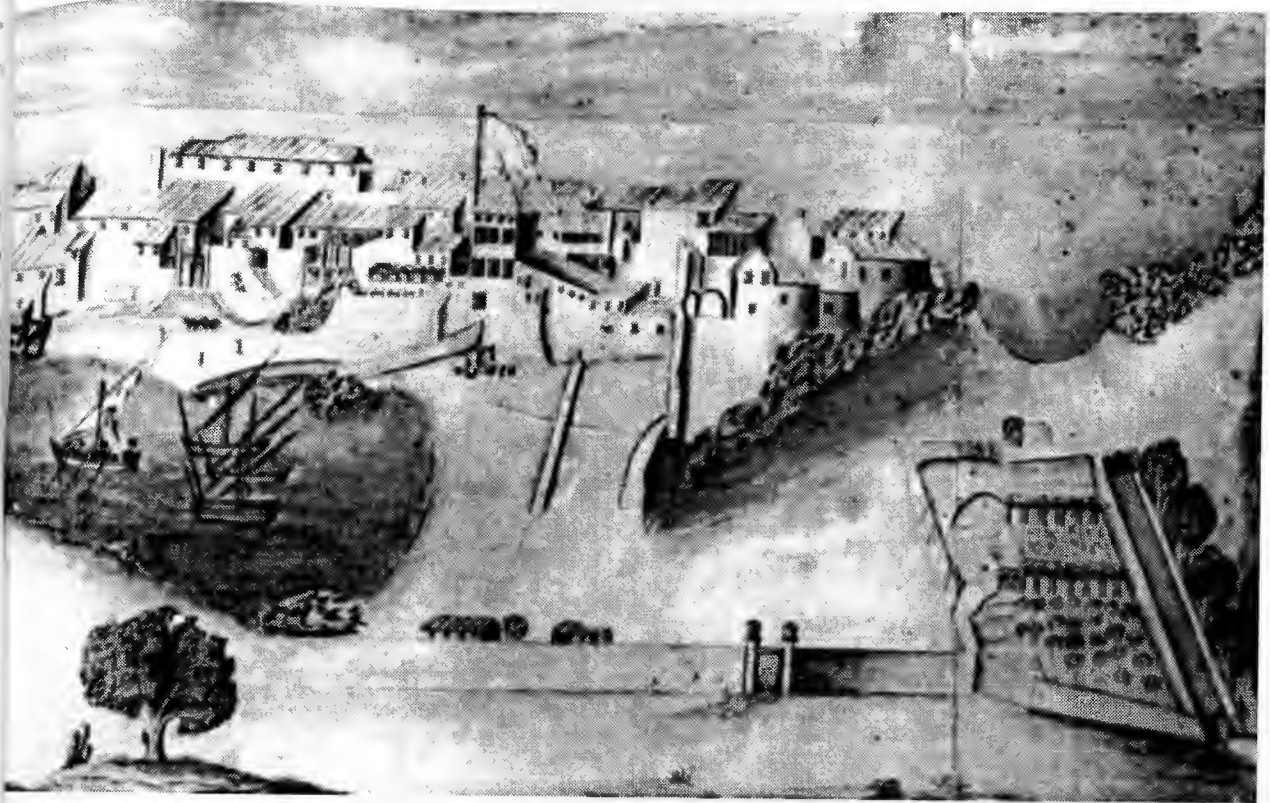
Que d'objets dignes de l'attention d'un observateur dans ces contrées barbares, fait qu'il la fixe sur la fertilité d'un sol abandonné à ses seules productions, sur les coutumes et les mœurs des habitants, ou sur la vie errante et oisive des Maures ou *Arabes-Bédouin* !



Lettre XXII AMF-DM

Je viens, mon cher Docteur, de faire une rencontre bien intéressante. Comme je me disposais à me mettre en route pour Constantine, M. Desfontaine se rendit de cette ville à Bonne. Il y a plus de deux ans qu'il voyage en Barbarie, envoyé par l'Académie des Sciences pour faire des recherches en Histoire Naturelle et particulièrement en Botanique. Cette heureuse circonstance m'a fait changer d'idée: j'ai différé mon voyage de Constantine pour profiter du peu de temps qu'il reste à M. Desfontaine à passer en Barbarie, Ce savant académicien a bien voulu m'associer à ses recherches et me communiquer ses lumières. Voici le détail de nos principales courses.

Après avoir employé près de quinze jours à parcourir au loin les environs de Bonne, où nous trouvâmes encore quelques plantes d'automne, nous partîmes pour la Calle, accompagnés de deux Déras, ou soldats maures, et de deux autres Maures pour conduire nos bagages. Nous nous rendîmes la première journée à la Mazoule, où nous dressâmes notre tente dans le jardin du chef Aly-Bey, pour y passer la nuit. Le lendemain nous allâmes visiter le Bastion de France, en nous détournant un peu de notre route. Nous n'y trouvâmes que des ruines, quelques pans de murailles, des maisons délabrées, des morceaux de pierres, et d'assez belles caves. Ce lieu, qui for-



Vue de la Calle (1780).

mait autrefois le centre du commerce de la Compagnie d'Afrique, et son principal comptoir, est aujourd'hui absolument désert, environné d'épaisses broussailles, et de rochers escarpés, retraite des panthères et des lions. Tout le plat pays des environs est malsain, et infecté par plusieurs grands lacs.

Nous recueillîmes au Bastion d'assez jolies plantes marines et quelques corallines : mais je n'oublierai jamais l'acquisition que nous fîmes d'une très belle espèce d'ipomea. Une fleur aussi grande que celle du liseron ordinaire, mais du plus beau rouge, s'élevait au-dessus d'une broussaille impénétrable. En frappant nos regards, elle excita vivement nos désirs ; mais il était difficile d'en faire la conquête. L'endroit avait un fond marécageux ; la végétation y était très abondante ; outre les serpents et peut-être quelque animal féroce qu'elle pouvait dérober à nos regards, il était bien difficile de pénétrer l'espace d'une demi-portée de fusil au milieu des épines et des ronces qui nous cachaient tout à fait. Malgré cela, nous risquâmes l'entreprise, et marchant tantôt dessus, tantôt dessous la broussaille, nous arrivâmes enfin jusqu'à cette jolie plante, mais percés de sueurs, nos habits en lambeaux et nos mains ensanglantées.

Ce ne fut pas la seule plante qui nous dédommagea de nos fatigues. Nous y trouvâmes encore plusieurs autres espèces nouvelles. Enfin nous arrivâmes à la Calle, où

nous fûmes reçus sans être soumis à la quarantaine, n'y ayant plus dans les environs aucun soupçon de peste. La Calle ne peut être un séjour indifférent pour un naturaliste. La pêche du corail, les productions marines, la variété de ses environs sauvages et incultes, des étangs, des prairies, des bois, des montagnes, des plaines de sables présentent une foule de plantes, d'insectes, d'oiseaux et de reptiles peu ou point connus.

Nous passâmes une quinzaine de jours à la Calle, après lesquels j'accompagnai de nouveau M. Desfontaine à Bonne, où il devait s'embarquer pour retourner en France. Le jour que nous arrivâmes en cette ville ne s'effacera jamais de mon souvenir, par les dangers et la fatigue qu'il nous fallut essuyer.

Nous nous propositions de faire près de vingt-quatre lieues ce jour-là. En route dès trois heures du matin, nous n'avions pas encore fait une demi-lieue que nous fûmes accueillis d'une très forte pluie, qui ne nous quitta point jusqu'à Bonne, et ne nous permit même point de mettre pied à terre un instant, pour prendre un peu de nourriture. Nous fîmes nos repas comme les anciens chevaliers, tout en trottant, sans quitter la selle de notre cheval.

Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes à la rivière de Seibouse, presque aussi large que la Seine. Il n'y a point de pont. On la passe ordinairement à gué, à la nage, ou dans un bateau qui se trouvait alors sur la rive opposée, mais sans batelier. Un des Maures qui nous accompagnaient se jette à la nage, et nous l'amène. Nos personnes et nos effets embarqués, il était question de faire passer la rivière à nos chevaux en les tenant par la bride, mais leurs efforts nous ramenaient continuellement sur le rivage, et empêchaient l'action de la rame. Forcés de les laisser aller en liberté, nous fûmes assez heureux, après une heure de fatigue, de les voir arriver avant nous de l'autre côté du rivage.

M. Desfontaine débarque le premier sur les épaules d'un Maure. J'en attendais le même service; mais comme nos chevaux se battaient, craignant qu'ils ne nous échappassent dans l'obscurité, mes compagnons de voyage s'occupèrent d'abord à les rattraper: ce ne fut pas sans peine.

Pendant ce temps je restai seul, oublié sur mon bateau, qui, sans m'en apercevoir, prit insensiblement le large. J'étais porté par le courant de l'eau droit à la mer à un quart de lieue de là. M. Desfontaine le remarqua le premier, m'avertit du danger. J'essayai aussitôt de ramer; mais j'étais si troublé et si maladroit à manier les rames, que je serais infailliblement péri, sans le Maure qui se jeta de nouveau à la nage, et me ramena sain et sauf sur le rivage.

Sortis de ce premier embarras, nous cherchâmes où nous pourrions passer la nuit à couvert de la pluie dont nous étions percés. Les portes de Bonne devaient être fermées; à tout hasard nous cherchâmes à nous acheminer vers cette ville. Nous nous



Ipomoea tricolor



Type de la Barbarie (XVI^e siècle).

Arabe. Il nous avertit que si nous avançons encore quatre pas, nous allions périr dans un ruisseau extrêmement grossi ; mais ce coquin refusa plus d'une demi-heure de nous remettre dans le vrai chemin. Il fallut le payer d'avance, encore était-il capable, après avoir reçu notre argent, de nous laisser là, et de s'enfuir : mais il fut de bonne foi.

Il nous fit passer un ravin à gué, et nous conduisit jusqu'aux portes de Bonne, où il ne nous fut pas possible d'entrer.

Nous n'eûmes alors d'autre ressource, pour passer le reste de la nuit à couvert, qu'un fondouk ou auberge des Maures, hors des portes de la ville, où se rassemble la plus infâme canaille. Nous nous y présentâmes ; mais nous fûmes dans l'instant accablés d'invectives et de malédictions par les Arabes qui y logeaient. Cependant, à force de disputer avec eux, et surtout de leur offrir de l'argent, ils nous reçurent, et nous conduisirent dans un galetas, où nous trouvâmes pour tout meuble une simple natte. Nous avons grand froid, l'eau décollait de toutes parts de nos habits, que nous fûmes obligés de garder, n'ayant pas de quoi changer.

trouvions alors dans un vaste marais entre Bonne et l'ancienne Hippone. Plusieurs ravins, très grossis, le traversaient, et l'eau couvrait presque le marais. Nous errâmes pendant près de deux heures au milieu de l'eau, sans trop savoir où nous allions. Nos chevaux, très fatigués, s'abattaient à chaque instant, ou se cabraient, effrayés par les éclairs et le tonnerre qui grondait au-dessus de nos têtes.

Notre parti était presque déjà pris d'attendre le jour dans cette position alarmante. Cependant nous marchions toujours, lorsque tout à coup nous entendîmes la voix d'un



Famille de Bédouins. Lithographie de Lemercier, 1930.

Dans ce pitoyable état, nous trouvions encore notre position très heureuse en comparaison de ce qu'elle aurait pu être, et nous nous livrions à la joie qu'inspire le danger passé. Étendus sur une natte au lieu de lit, avec des habits mouillés pour couverture, la tête appuyée sur la selle de notre cheval, nous espérions, à l'aide d'un petit réchaud du feu que l'on nous avait donné, goûter un peu de repos : mais le mauvais temps ne nous le permit pas. Une forte pluie, mêlée de grêle, remplit en un instant notre galetas de plus de deux pouces d'eau, qui faisaient soulever notre misérable natte ; à chaque coup de tonnerre il se détachait de notre plafond des placards qui nous tombaient sur le corps. Je croyais que nous resterions ensevelis sous ces ruines au milieu de l'eau qui y entrerait de plus en plus.

Heureusement il y avait dans cette chambre, comme dans toutes celles des Arabes, une pièce de bois en travers à quatre pieds d'élévation, en forme de juchoir, pour y placer les selles et les harnais des chevaux. Ce fut là en effet où nous nous juchâmes pour éviter l'eau. A la pointe du jour nous entrâmes dans Bonne, et nous nous rendîmes au comptoir de la Compagnie d'Afrique, où les bons traitements nous firent oublier toutes nos fatigues.

J'ai l'honneur d'être, etc. ■

LES SOUKS

Miracle de la parole des poètes.

Comme une gageure voici, en quelques lignes, en quelques instants, l'impression bien réelle pourtant, que l'on peut garder de ces lieux magiques où l'on rêve de se perdre pendant des jours entiers. Que dis-je? Des jours, des semaines, des mois, voire toute une vie...

TUNIS

Les souks, sont le charme, la séduction et le danger de Tunis. Ils sont le charme des yeux, la séduction des sens attirés et pris par les couleurs, les nuances et les senteurs, ils sont aussi le danger pour les bourses, pour peu que vous ne sachiez point vous défendre contre la caresse enfantine du parler des vendeurs, l'enveloppement de leurs gestes et leur offre de kaoua (le café qu'ils vous invitent, implorants presque, à venir prendre chez eux, au milieu de leurs cousins et leurs tapis d'Asie).

Sous leurs voûtes blanchies à la chaux et leurs toitures de planches disjointes, voici, baignés d'ombre et de lumière, les mille et un dédales du souk aux parfums, odeurs à la fois écœurantes et violentes d'essences de roses et de jasmin, c'est, dans un long couloir voûte soutenu par des piliers au coloriage brutal, une double rangée de boutiques aux boiseries peinturlurées avec un goût barbare, une galerie de véritables niches auréolées de cierges.

Au milieu de longs flacons de verre, peints d'arabesques d'or, de verre bleu pour le khôl, de verre blanc pour les essences, des parfumeurs indolents et blafards se tiennent tout le long des jours.

Une corde pendante à la portée de leurs mains pour les aider à se hisser dehors, ils demeurent là au milieu des vastes corbeilles remplies de henné et de souak, vous hélant

nonchalamment au passage. Un peu dédaigneux, efféminés et blêmes dans leurs longues gandouras de drap fin et de nuances mourantes, ils forment dans les souks une classe à part.

Sur tout ce bruit, toutes ces couleurs, sur tout ce mouvement, la mosquée répand son ombre sainte, dressée au milieu des souks, si bien que de sa boutique, le marchand musulman peut longuement fixer le fin minaret revêtu de tuiles vertes pointant vers le ciel.

Jean Lorrain

Heures d'Afrique (édit. Fasquelle).

FEZ

La rue est un fossé bordé de hauts murs blancs;
Le ciel rose est masqué par un toit de branchages
Qui jettent, sur le sol pavé, sur les visages,
Une ombre quadrillée et des reflets tremblants.

Le long des deux parois s'entassent
les boutiques;
Épiciers, joailliers; cuivres, laines, tissus;
Les marchands, accroupis, modestes
ou cossus,
Ont la mine sereine et des yeux extatiques.

Le crieur hurle, court, s'élançe comme
un djinn;
Un porteur d'eau, suant, agite sa sonnette;
Leur coussin sur le bras, des fervents
du Prophète
Se hâtent, entendant l'appel du muezzin...

Alexandre Léty-Courbière

Les reflets du Croissant (édit. Athéna)